



SARA AGNÈS L.

ANNABELLE

L'INTÉGRALE

Publié en septembre 2023 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

© 2012-2023 Sara Agnès L.

Tous droits réservés

Sara Agnès L.

ANNABELLE

L'intégrale

Atramenta

ANNABELLE – 1 – L'EMPRISE

Sara Agnès L.

CHAPITRE 1 – UN NOUVEAU DÉFI ?

J'aurais dû me douter que Nadja finirait par débouler dans mon bureau. Depuis ce matin, c'était la troisième fois qu'elle passait devant ma porte, à croire qu'elle inspectait les couloirs de *Quatre Vents*, la maison d'édition où je travaillais.

Depuis cinq ans, je suis éditrice au sein de la collection Rose Bonbon, spécialisée en littérature pour adolescentes. Les premiers temps, je me serais cachée sous la table, mais, en moins de deux ans, j'étais devenue si douée que l'on m'avait promue à la tête de la collection. Et, depuis que j'étais en place, nous avons presque doublé le tirage de nos parutions, et plusieurs romans étaient devenus des best-sellers.

Mais, ce matin, j'étais anxieuse, car Nadja n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil à mon petit trois mètres carrés. Je commençais même à me demander si je n'avais pas oublié quelque chose. Une réunion, peut-être ? Alors que je fouinais dans mes mails pour vérifier que je n'avais pas manqué un rendez-vous important, ma supérieure repassa une énième fois, puis entra enfin dans mon bureau.

– Dis-moi, Annabelle, que dirais-tu de relever un nouveau défi ?

Je la fixai sans comprendre. Qu'est-ce qu'elle voulait dire ?

– Je songe à te changer de collection.

— Après tout ce que j'ai fait pour Rose Bonbon ? demandai-je, d'autant plus paniquée.

— J'aimerais que tu essaies de travailler avec un auteur en particulier. Ça ne te manque pas d'être sur le terrain ?

— Pas vraiment, dis-je en refrénant une moue boudeuse.

— Dans mon souvenir, tu aimais ça.

— Ouais... Enfin... courir après les textes, écouter les auteurs me promettre les meilleurs romans de leur vie..., je dois dire que ça ne me fait plus tellement envie, dus-je admettre.

Le bon côté de diriger une collection, c'était justement de ne plus avoir de contact direct avec les auteurs. Je n'étais plus là pour les guider, pour les encourager ou pour les disputer. C'était à mon équipe de faire ça. Combien de fois m'étais-je déplacée à l'autre bout de la ville dans un quartier miteux ou en rase campagne, pour rencontrer un auteur ? Ne pas brimer l'inspiration. Dire les choses de façon positive. Désormais, je n'avais qu'à énoncer ce qui me dérangeait, et mes collaborateurs s'assuraient de faire « passer le message » en douceur.

— Ça te changerait un peu de la littérature pour ados, insista Nadja.

Pourquoi me disait-elle cela ? M'étais-je plainte, dernièrement ?

— C'est pour quelle collection ? finis-je par m'enquérir.

— « Nuit Sexy ».

J'écarquillai les yeux.

— La littérature érotique ? C'est une blague ? Tu me vois là-dedans ?

— C'était dans ta lettre de motivation quand on t'a engagée.

— Mais ça fait quoi ? Cinq ans ? Nadja, je suis en littérature jeunesse depuis le tout début ! Je n'ai aucune expérience là-dedans !

— Ce n'est pas compliqué... Je t'aide si tu veux...

Je la dévisageai pendant de longues minutes avant de constater, dépitée :

– Tu es sérieuse !

Alors qu'elle était restée debout pendant tout le début de cet entretien, elle décida de s'installer sur la chaise devant moi.

– Jade est partie il y a un mois, et on doit replacer tous ses auteurs.

– Jade est partie ? répétais-je, surprise.

– C'est une longue histoire, et je n'ai ni l'envie ni le temps de te la raconter. Pour faire court, il me reste un de ses auteurs à caser. Et, comme il est un peu capricieux, il ne veut rien savoir de Danielle ou de Josiane.

– Et tu as pensé à moi ? Nadja ! Je n'ai jamais fait ce genre de littérature !

– Si tu en lis, ça suffit.

– Quoi ? Des récits érotiques ? Certainement pas !

Elle soupira bruyamment avec un petit geste nonchalant de la main.

– Écoute, tu ne perds rien à le rencontrer. Si ça se trouve, il ne voudra pas de toi non plus. Vois ça comme un test. Il a refusé de façon catégorique toutes les éditrices que je lui ai proposées jusque-là.

– Il veut peut-être un homme ?

– John ? On voit que tu ne le connais pas !

Elle grimaça et posa deux livres sur mon bureau.

– Écoute, lis ça, et on en reparle demain, tu veux ?

Je jetai un coup d'œil aux livres qui appartenaient visiblement à une même série intitulée « Fantômes ». Les deux arboraient une photographie en noir et blanc en couverture. Les titres, écrits en rouge vif, laissaient déjà supposer tout le côté osé du contenu. La nature des images choisies et les titres des romans me firent froncer les sourcils.

— On ne juge pas un livre à sa couverture ! me gronda-t-elle.

— Éloge de la soumise ? Les Caprices du Maître ? *Dis-moi que c'est une blague !*

— Ce sont des best-sellers !

La couverture du premier montrait, en plan très rapproché, les mains d'une femme attachées avec une corde tressée. On ne voyait pas son visage, contrairement au galbe de son sein. Pour le second tome, l'image était encore plus dérangeante : la bouche d'une femme ou, plutôt, sa langue, parcourant le pied d'un homme. Les « caprices du Maître », ça ?

Je jetai un regard noir à Nadja.

— Hors de question que je m'occupe de ça !

— Allez, Anna ! Ce gars a besoin d'une éditrice pour lire le premier jet de son nouveau tome. On ne peut pas repousser la date de son prochain livre. Il est attendu comme le Messie !

— Le Messie ? (Je lui montrai la couverture du deuxième tome.) Ça ?

Elle grimaça.

— Rends-moi service, tu veux ? Rencontre-le. Et, si tu parviens à le mener à la publication de son livre, je te promets un auteur dans la section « Polar ». On doit envoyer les maquettes à l'impression dans deux mois top chrono.

Mes épaules s'affaissèrent.

— Deux mois ? Tu te rends compte que tu me demandes l'impossible ?

— Oui, mais je suis sûre que tu peux y arriver. (Elle se leva.) Écoute, si la boîte perd cet auteur, je vais me faire couper la tête. Jason me l'a bien fait comprendre.

— Et tu ne trouves rien de mieux à lui refiler qu'une éditrice jeunesse ?

— Je croyais que tu valais plus que ça ? Tu nous as fait tout un sermon sur le sujet quand on t'a collé Rose Bonbon.

– C’est différent, maintenant. J’aime ce que je fais.

– Et tu aimeras ça aussi. Jade adorait cet auteur !

– Et pourquoi est-ce qu’elle est partie, déjà ?

– Elle est en congé maladie, rétorqua-t-elle, visiblement agacée par ma question. Dès qu’elle reviendra, ne t’en fais pas, elle voudra certainement le récupérer. Et toi, si tu mènes bien ta barque, tu pourras te faufiler au polar ou à la littérature blanche.

Mes yeux s’agrandirent.

– La fiction ?

– Je te promets qu’on te prendra à l’essai. Mais tu devras faire du polar avant.

– OK.

Je serrai le livre contre moi avec une joie plus vive.

– Je te promets de les lire.

– Parfait ! John sera dans ton bureau à 10 heures précises, demain matin.

Mon sourire s’estompa légèrement.

– Tu lui as déjà donné rendez-vous ?

– On n’a que deux mois. Tu as oublié ?

Elle s’éloigna et ouvrit la porte de mon bureau avant de me jeter un dernier coup d’œil.

– Si tu veux un petit conseil, mets une robe. Quelque chose de plus féminin. Je crois que ça peut jouer en ta faveur dans ce genre de rencontre. N’oublie pas qu’il est très pointilleux.

La porte se referma derrière elle, et je jetai le roman de John L. sur mon bureau en me répétant les mots condescendants de ma patronne : « Quelque chose de plus féminin. » Qu’est-ce qui n’allait pas avec mon tailleur ? Il m’avait coûté une fortune !

CHAPITRE 2 – JUSTE DE LA LITTÉRATURE

Pour pouvoir lire les deux romans de John L., je dus annuler le repas que mon fiancé et moi avions planifié chez ses parents. C'était un dîner récurrent, ces dernières semaines. Pour Steven, c'était une façon d'intégrer sa mère aux préparatifs de notre mariage, tout en essayant de nous rapprocher l'une de l'autre, mais, en toute honnêteté, je trouvais ardu de négocier chaque détail de cette journée, censée être la plus belle de ma vie.

Depuis que nous avons annoncé la date de la cérémonie, ma future belle-mère n'arrêtait plus de téléphoner à la maison pour nous suggérer tel traiteur, telle église, tel magasin pour les robes et les accessoires... Cela aurait encore été si ce n'avaient été que des suggestions, mais elle s'offusquait chaque fois que nous ne retenions pas ses idées, qui, avouons-le, étaient hors de notre budget la plupart du temps ! De ce fait, j'étais presque ravie de ne pas avoir à me rendre à ce repas de famille. Et, comme mon fiancé y alla seul, j'eus tout le loisir de lire les livres de John L. en toute quiétude.

Premier constat : c'était bien écrit, et il s'agissait davantage d'un recueil de nouvelles que d'un roman, même si les personnages principaux revenaient souvent d'une histoire à l'autre. Les thèmes abordés n'avaient rien de conventionnel : des relations de pouvoir entre Maîtres et soumis, des jeux sexuels incluant le sadomasochisme et des situations plutôt étonnantes. Comme

leur titre l'indiquait, on y traitait de fantasmes, certains acceptables, d'autres plus difficiles à lire. La femme, dans la plupart des cas, était soumise aux hommes, parfois au narrateur, parfois à plusieurs. Il y avait bien un homme soumis dans certains textes, mais il n'était qu'évoqué. En revanche, le narrateur, qui se faisait appeler Maître John, était plus dérangeant pour moi, vu le nom de l'auteur. La fiction se confondait-elle avec la réalité dans l'esprit de cet homme ? Voilà qui ne me rassurait pas.

Steven rentra à l'appartement vers 22 heures alors que je notais mes impressions dans mon carnet. J'avais rempli plusieurs pages de commentaires, allant principalement du style d'écriture à la comparaison entre les deux tomes.

Après m'avoir rejointe sur le canapé, il récupéra l'un des livres de John L.

- Tu es restée ici pour ça ?
- C'est pour le travail, Steven.
- Mais ce n'est pas pour ados, ça !
- Oh non ! Et je ne te dis pas ce qui se passe là-dedans !

Il feuilleta rapidement les pages du deuxième tome sous mon nez. Au bout de trois minutes, il releva les yeux vers moi.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Littérature érotique.
- Ce n'est pas érotique, c'est tordu !

Je souris, fière qu'il pense cela. De toute évidence, lui non plus ne semblait pas apprécier ce genre de récits. Voilà qui me rassurait ! Il pointa le livre du menton.

- C'est un viol, là, non ? Les gens fantasment sur ça ?
- Ce n'est pas un viol : la fille est consentante.
- Tu déconnes ?
- Steven, c'est juste une histoire.

Il feuilleta le bouquin un peu plus loin et reposa les yeux sur la couverture.

— Maître John ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce type raconte sa propre vie sexuelle ?

— Rien ne dit que c'est vrai ! dis-je très vite. Il est peut-être mythomane. Ou peut-être que tout ça, ce sont ses fantasmes à lui ?

— De quoi il a l'air ? Il est beau ?

— Mais je n'en sais rien ! rétorquai-je en riant. Je ne le rencontre que demain.

— Et si tout ça était vrai ?

Sa question me mettait mal à l'aise, et j'eus un moment d'hésitation avant de lui répondre :

— Je suis éditrice. Mon rôle, c'est de me soucier uniquement du texte.

— Et tu en penses quoi ?

J'inspirai avant de lui servir ma réplique toute prête en prévision de ma rencontre avec l'auteur, le lendemain matin :

— C'est bien écrit, même si c'est dérangeant.

Il continua de feuilleter le livre, l'air un peu perturbé, puis se mit à lire un passage à voix haute :

— « Je pointai simplement du doigt ce qui restait de nos ébats sur le sol, et elle se plaça à quatre pattes pour le nettoyer de sa langue. Sa tête embrassait le bois alors que sa croupe s'offrait à ma vue. Elle était offerte, ouverte. Tout son corps n'était qu'une invitation. Devant ce délectable spectacle, mon sexe se dressa, et je la rejoignis sur le sol pour m'enfoncer, sans douceur aucune, dans son joli petit cul. »

Je pinçai les lèvres.

— J'ai juste promis que de lire ses livres pour le moment.

— Mais tu vas aussi rencontrer l'auteur ! Pourquoi tu as accepté ça ?

— Je rends service à Nadja, je te l'ai dit.

Il ne semblait pas heureux de l'entendre. Au fond, pourquoi

avais-je accepté ? J'aurais dû me douter que Steven ne serait pas fou de joie à cette idée.

— Et tu vas lui dire quoi à... Maître John ?

Je ris devant son ton dégoûté.

— Je vais lui dire la vérité : que ses textes sont bien écrits, assez rythmés, que certains passages sont suffisamment subtils pour nous laisser imaginer la suite, alors que d'autres sont plus... détaillés.

— Quoi ? Tu vas lui dire que c'est bon ? s'étonna-t-il.

— Ce n'est pas mon genre de littérature, insistai-je avec précaution, mais je ne dois pas oublier qu'il y a un public pour ça aussi, et c'est mon travail de reconnaître la qualité d'un texte.

— Attends ! Ça n'a rien à voir avec ce que tu fais d'habitude !

— Je sais ! Mais Nadja m'offre la chance de prouver mes capacités dans un autre domaine, ce n'est pas rien ! C'est une marque de confiance, tu ne penses pas ? En plus, c'est un auteur confirmé ! Il en est à son troisième livre, et les deux premiers sont des best-sellers !

Il me considéra un instant, probablement incapable de voir la chance qui m'était offerte avec ce John L., et je retournai à mes notes, gênée de lui tenir tête. Je comprenais ses appréhensions, mais je ne pouvais plus faire machine arrière. J'avais lu les deux livres et pris pas mal de notes. J'avais ce qu'il fallait pour soutenir une bonne discussion avec l'auteur. Et, en relevant ce défi, j'apparaîtrais sous un nouveau jour aux yeux de mes supérieurs.

Ce qu'on attendait de moi était simple : que son prochain livre soit à la hauteur de ses précédents. Et ça, c'était tout à fait dans mes cordes.

— Tu vas le suivre ? Je veux dire... il va devenir ton auteur ? questionna Steven.

— Je ne sais pas. Il paraît qu'il est très difficile... Il a refusé les deux autres éditrices qu'on lui a suggérées.

Il soupira avant d'avouer :

– Merde, Anna, je ne veux pas que tu suives un tordu pareil !

– Steven, c'est mon travail ! Si ça fonctionne avec lui, Nadja m'a promis de me refiler un auteur dans la collection « Polar ».

Sa réaction fut, soudainement, plus positive :

– Un polar ?

– Oui. Elle dit que ça prouvera que je peux faire autre chose que de l'ado. Ça vaut le coup d'essayer, tu ne penses pas ?

Il hésita un instant, puis confirma d'un signe de tête.

– Ce n'est que de la littérature, reconnut-il enfin.

– Exactement. Et puis il ne doit pas être bien méchant, ajoutai-je.

– Il est quand même bizarre ! Il a de drôles de goûts...

– C'est juste un livre, lui rappelai-je.

Il afficha un air inquiet, et je ris de le voir aussi soucieux.

– Tu sais, ça ne me ferait pas de mal de retourner sur le terrain.

Steven se remit à rire.

– Tu veux dire : rencontrer les petits prétentieux qui te promettent le roman du siècle ? Qui contestent chacune des modifications que tu apportes à leurs textes ? Les débats et les rencontres qui s'éternisent dans les cafés ? Les virées sur les chemins de campagne pour aller les encourager à terminer leur travail ? Ça te manque ? se moqua-t-il.

– Pas ça, non, admis-je en rigolant à mon tour, mais travailler le texte brut, voir l'idée faire son chemin et se concrétiser. Tout ce qui touche à la création, quoi. Et puis ce n'est pas comme si j'avais le choix : Nadja m'a pratiquement suppliée !

Il inspecta la couverture de très près et fit pivoter le livre sous tous les angles.

– Tu ne vas pas lâcher Rose Bonbon ?

— Mais non ! C'est juste un essai ! On sort le tome trois et on avise après. C'est un contrat de deux mois, au maximum !

Je lui retirai le livre des mains et le jetai sur le sol pour me serrer plus étroitement contre lui.

— Il y a peut-être un ou deux fantasmes qui te plairaient dans ce livre, tu sais ?

Il sourit en embrassant ma bouche offerte.

— Oh ? Comme quoi, par exemple ?

J'étais déjà en train de défaire sa chemise.

— Une baise improvisée sur un parking désert ou... une pipe pendant que tu te prélasses sur le canapé ?

Mes doigts déboutonnèrent son jean alors que je l'embrassais dans le cou.

— On dirait que ça t'a mise en appétit, dit-il avec un rire troublé.

— Et devine qui va en profiter ?

Il ne répondit pas. Il avait déjà le souffle court en sentant mes doigts libérer son sexe de son pantalon. Sa respiration changea de rythme au gré des caresses que je lui prodiguais.

— Ça ne te fait pas plaisir ? demandai-je, moqueuse.

— Si, dit-il très vite, comme s'il craignait que je ne cesse mon mouvement de va-et-vient.

Il ferma les yeux et laissa son corps se détendre, s'affalant légèrement sur le canapé. Je parsemai son cou et son torse de baisers, puis je continuai ma descente jusqu'à ce que ma bouche rejoigne mes doigts sur son sexe et les remplace dans leurs caresses. Steven gémit doucement, et sa main vint se poser sur ma nuque. Il gronda :

— Anna, je t'aime. Tu me rends complètement fou...

J'accélérai, et ses mots se perdirent dans un râle.

Dès que Steven s'endormit, je me remis au travail. Il devait

être près d'une heure du matin quand je relus mes notes pour en faire un plan détaillé. Je voulais être prête pour ma rencontre avec John L. Une chose était sûre : son écriture était saisissante. L'auteur racontait ses aventures sexuelles avec une telle finesse que j'avais parfois la sensation d'en être spectatrice.

Si je ne pouvais rien reprocher à l'écriture de l'auteur, je ne pouvais en dire autant des situations évoquées. Steven n'avait que feuilleté l'un des livres et il avait déjà été choqué par ce qu'il avait lu. Ce n'était guère étonnant : dans tous les récits, l'homme ordonnait et la femme obéissait ! J'avais du mal à croire que ce type d'histoires connaisse un tel succès. Pourtant, Nadja m'avait transmis, par mail, le résultat des ventes des livres de John L., et j'en avais frémi de jalousie. Aucun de mes auteurs n'avait connu quelque chose de similaire. C'était définitivement ma chance de faire mes preuves !

Pour me motiver davantage, ma supérieure m'avait même promis un bonus si je parvenais à rendre le manuscrit dans les temps, ainsi qu'une assistante pour s'occuper de ma collection pendant que je serais sur le terrain. Avec le mariage, cela tombait définitivement à pic !

Pourtant, j'avais un sérieux cas de conscience à m'occuper de cet auteur. J'éprouvais déjà un certain malaise à l'idée de rencontrer l'homme derrière ces histoires, un homme possiblement capable d'autant de cruauté. Je me plus à m'imaginer un vieux pervers, incapable de vivre des relations saines, obligé de se faire appeler « Maître » ou de dominer une femme de toutes les façons possibles pour obtenir une érection. Steven avait raison sur une chose : si ces récits étaient autobiographiques, j'allais rencontrer un véritable tordu, le lendemain matin.

Lorsque je me couchai, je m'étais fixé trois directives auxquelles je tenais mordicus :

Un : je devais être honnête avec l'auteur, cela ne pouvait pas

fonctionner autrement. J'allais donc lui dire la vérité : autant sur la qualité de son écriture que sur le malaise que je ressentais devant certains de ses textes.

Deux : je ne tolérerais pas le moindre propos déplacé de sa part. Je n'étais ni sa soumise ni sa maîtresse, et il avait intérêt à me respecter. Je n'en démordrais pas. Malgré toute l'importance que cet auteur avait pour la maison d'édition, il n'avait pas intérêt à me considérer autrement que comme son égale.

Trois : tout cela n'était qu'un travail, et je comptais le faire avec tout le sérieux habituel. Malgré mes doutes et mes réserves sur les livres de John L., cela restait de la littérature.

Juste de la littérature.

CHAPITRE 3 – APPELEZ-MOI JOHN

Dès que ma supérieure me vit, elle approuva mon choix de tenue d'un sourire : une robe simple et décontractée. Enfin, elle fit un pas de côté pour laisser passer l'homme qui se tenait derrière elle.

– Monsieur Lenoir, laissez-moi vous présenter Annabelle Pasquier.

L'auteur entra dans mon bureau, s'avança vers moi et me tendit une main que j'acceptai mécaniquement. Nos regards restèrent accrochés pendant un bref instant.

– Annabelle, répéta-t-il.

– Monsieur Lenoir...

Il sourit.

– Appelez-moi John. Seules mes soumises sont tenues de m'appeler « monsieur ».

Il bonifia sa remarque d'un petit clin d'œil qu'il souhaitait probablement complice, mais auquel je fus incapable de réagir.

– Comme je vous l'expliquais, intervint Nadja, Anna est une éditrice confirmée. Elle est responsable de toute une collection...

Je cessai d'écouter ma présentation pour détailler ce fameux John du regard. Il était plus jeune que ce que j'avais cru. Il ne devait avoir que quelques années de plus que moi, sûrement dans la trentaine. Et il était bel homme. Trop à mon goût, d'ailleurs. Pourquoi m'étais-je imaginé un vieux libidineux, sans

intérêt ? Il ressemblait à un aristocrate. Il se tenait debout, devant mon bureau, la tête fièrement relevée, et son attention dérivait de Nadja jusqu'à moi.

Physiquement, il était grand, probablement sportif, car je distinguais des muscles bien fermes sous sa chemise blanche. Il avait des cheveux noirs, et quelques mèches tombaient sur son front, mais, lorsqu'il tourna de nouveau la tête en direction de ma supérieure, je découvris sa nuque fraîchement rasée.

— C'est bon, Nadja, la coupa-t-il soudain, Annabelle et moi allons faire connaissance, maintenant.

— Euh... oui. Bien sûr, oui.

Je fus étonnée de la façon dont il prenait congé de ma supérieure. J'eus même l'impression qu'il la chassait de mon bureau. Nadja posa une dernière fois les yeux sur moi, pour insister probablement sur l'importance que revêtait cette rencontre, puis quitta la pièce, me laissant seule avec John Lenoir.

D'un signe de la main, je l'invitai à prendre place, puis me réinstallai sur ma chaise avant de tirer mon carnet de notes vers moi.

— Bien, monsieur Lenoir...

— John, répéta-t-il avec un air légèrement agacé.

— John, pardon, me repris-je. Permettez-moi d'abord d'être honnête avec vous... (Il hocha la tête, visiblement heureux que je dirige la conversation.) Je suis effectivement responsable d'une collection, mais celle-ci est loin de correspondre à vos écrits. Elle est destinée aux romans pour jeunes adolescentes...

Il arbora un sourire amusé.

— Rose Bonbon, oui. Nadja m'a déjà expliqué tout ça.

Dans sa bouche, le nom de ma collection sonnait de façon péjorative. Intriguée, je demandai :

— Vous avez quand même accepté de me rencontrer ?

– Vous aussi, il me semble. Je ne sais pas, je me suis dit que vous aviez peut-être envie de changer de registre ?

Mon sourire se figea un instant, puis je secouai la tête.

– Euh... non. En fait, j'ai fait ça pour rendre service à Nadja. (Un silence s'installa dans mon bureau.) Cela dit, poursuivis-je, sur un ton plus enjoué, j'ai été très flattée qu'elle pense à moi pour prendre le relais de Jade. Vous savez, j'ai lu vos livres avec tout le sérieux qu'il se doit...

– Le « sérieux » ? m'interrompit-il.

– Bien sûr !

Comme pour lui prouver mes dires, j'ouvris mon carnet de notes, que je feuilletai devant lui. Il fronça les sourcils, essayant d'en déchiffrer des fragments. Je commençai à lui réciter le discours que j'avais préparé pendant une bonne partie de la nuit :

– La structure de vos textes est intéressante, et votre style d'écriture convient parfaitement au genre dans lequel...

Sa main s'abattit sur la feuille que je parcourais du regard avec un bruit qui me fit sursauter, et je remontai des yeux inquiets vers lui.

– Cessez de jouer les éditrices avec moi, voulez-vous ?

– Mais... c'est ce que je suis, me défendis-je.

– Si vous voulez parler de mon style d'écriture, vous le ferez sur le prochain tome. Ceux-là ont déjà été publiés.

– Euh... oui, mais c'est que...

Sous son regard réprobateur, je compris qu'il me demandait de me taire. Ma voix se tarit immédiatement.

– Dites-moi plutôt ce que vous avez pensé de mes livres.

J'eus un moment d'hésitation : que me demandait-il exactement ?

– D'un point de vue littéraire ? questionnai-je, prudente.

– Ne lisez-vous donc rien pour le plaisir ?

– Si, bien sûr, c'est juste...

– Quoi ?

– Eh bien..., c'est que... je ne lis pas... ce genre de choses en général...

Ma réponse me parut bête, mais elle sembla lui plaire. Un sourire amusé s'afficha sur ses lèvres, et il recula sur son siège pour mieux me regarder.

– Parfait, dit-il avec une voix plus douce. Je suis d'autant plus intrigué par votre opinion.

Que voulait-il ? Mon avis personnel ? Je cherchai prestement une réponse à formuler. Je ne voulais surtout pas le blesser. Après tout, les chiffres étaient sans équivoque : ils prouvaient que John L. était un auteur à succès et qu'il avait un lectorat bien établi. Il me scruta avec attention, visiblement ravi du silence qui persistait entre nous.

– Ce n'est pas mauvais, commençai-je enfin, prudemment. J'étais même surprise par la qualité de votre écriture. Je m'imaginai...

– Quoi ? Que ce serait vulgaire ?

– Non, enfin... peut-être un peu.

– Et pour le reste ? N'ayez pas peur de me blesser, insista-t-il. Je déteste qu'on prenne des gants avec moi.

Sa remarque me redonna de l'assurance.

– Je n'ai pas beaucoup apprécié, répondis-je.

– Je suppose que vos romans pour ados ne parlent pas de sexe.

– Pas de ce genre de sexe, répliquai-je, piquée par son attaque contre ma collection.

Il sourit plus franchement. Ma réponse lui avait-elle plu ? Essayant visiblement de maîtriser un fou rire dont je ne comprenais pas la teneur, il railla :

– Je ne savais pas qu'il y avait plusieurs genres de sexualité.

— Vous croyez que tout le monde pratique ce type de rapports ? demandai-je en montrant l'un de ses romans.

— Peut-être pas, en effet. N'empêche, on ne peut pas dire qu'un repas plus épicé que les autres ne soit pas un bon repas pour autant.

Sa comparaison, hautement simpliste, me fit réagir instantanément :

— Certains ont plus de mal que d'autres avec les épices...

— Vous, par exemple ?

Il me scruta, visiblement intrigué par ma réponse, que je retins quelques secondes.

— Un peu, dus-je admettre.

— Juste « un peu » ? railla-t-il.

Je le fusillai du regard, mais cela ne fit que le rendre de meilleure humeur.

— Au moins, vous êtes honnête, concéda-t-il. Ça me plaît. (Sans attendre, il poursuivit son interrogatoire.) En combien de temps les avez-vous lus ?

Je réfléchis quelques instants, posai les yeux sur les deux livres posés sur le coin de mon bureau en jugeant le nombre de pages.

— Je dirais... entre quatre et six heures ?

— Hum ! Voilà qui est décevant. Voyez-vous, ce ne sont pas des livres à dévorer mais à savourer. Ils ne sont pas faits pour être lus aussi rapidement.

— Écoutez, monsieur... (Un regard noir se posa sur moi.) John, me repris-je très vite.

Il hocha la tête, comme s'il me permettait de reprendre la parole.

— Je vous l'ai dit : je ne suis pas familière de ce genre de littérature. Si j'avais su la semaine dernière que j'allais vous rencontrer, je serais probablement allée lire d'autres livres de cette

collection et peut-être même des textes de vos concurrents pour essayer d'entrer dans... votre univers.

– « Entrer dans mon univers », voilà qui est intéressant, dit-il avec un rire.

– Je parle du travail, le coupai-je. Cela consiste à comprendre la structure et l'organisation d'un texte, à détecter les forces et les faiblesses d'un récit. Ma mission est de m'assurer que votre troisième tome soit au même niveau que les deux autres.

– Quel âge avez-vous ? demanda-t-il subitement.

Je me figeai pendant plusieurs secondes, m'apercevant soudain qu'il n'écoutait pas ce que je lui disais.

– Pardon ?

– Je vous demande votre âge. Je sais que c'est indiscret, mais...

– Mais qu'est-ce que c'est que cette question ? grondai-je. Si c'est en lien avec le public cible ou le...

– C'est de la pure curiosité, m'interrompit-il. Et je pose la question parce que vous êtes une jeune femme extrêmement séduisante.

Son compliment me cloua sur ma chaise pendant près d'une minute, ce qui lui donna tout le loisir de poursuivre :

– D'ailleurs, vous avez tout faux : vous êtes exactement mon public cible.

– Vous dites ça parce que je suis une femme ?

– Quelle idée ! Vous croyez donc que les hommes ne lisent pas ce genre de livres ?

Je songeai à la question, puis secouai la tête.

– Au contraire ! Je crois justement que vos textes s'adressent aux hommes. Parce que les fantasmes que vous décrivez... sont beaucoup plus... masculins.

Son sourire se confirma, légèrement moqueur. Pourquoi ? J'étais plutôt certaine de ma réponse. Après tout, pourquoi les

femmes voudraient-elles lire des scènes aussi avilissantes pour elles ?

— Vraiment ? Expliquez-moi donc cela...

Il se cala plus confortablement dans son fauteuil et croisa les jambes en me fixant avec insistance, comme s'il espérait que ma réponse soit longue et explicite. Que voulait-il entendre, exactement ?

— Oh, mais je veux bien croire que des femmes vous lisent, elles aussi, concédai-je.

Alors que j'essayais de clore la discussion, il fronça les sourcils et insista davantage :

— Allez ! Racontez-moi ! Pourquoi croyez-vous que ces fantasmes soient masculins ?

— John..., ce n'est pas le but de cette rencontre.

— Ce que vous pensez de mon travail m'intéresse, se justifia-t-il. Le fait que mes récits parlent de sexe ne change rien à cela.

— Bien sûr, seulement... Écoutez, John, ma perception est peut-être due au fait que... disons que je ne suis pas tout à fait à l'aise avec ce que vous écrivez.

Voilà, je l'avais dit. J'en étais plutôt fier d'ailleurs, même si je craignais sa réaction. Pourtant, il parut de nouveau amusé par mon aveu.

— Vous n'êtes pas à l'aise ? répéta-t-il.

— Je vous l'ai dit : je fais dans la littérature pour ados.

— Je sais, je sais, dit-il avec agacement, et je suppose que cet inconfort est tout à fait compréhensible.

Ses mots me soulagèrent. Je ne l'avais donc pas blessé ? J'affichai un premier sourire franc lorsqu'il poursuivit :

— Annabelle, ce que j'aimerais savoir, c'est si cet inconfort risque de nuire à notre collaboration.

— Bien sûr que non, répondis-je avec plus de précipitation.

Il me jaugea un moment.

– Je suis quelqu'un de très exigeant.

– Je le suis tout autant, rétorquai-je du tac au tac.

Cette riposte me donna la sensation de retrouver un peu de contenance. J'en profitai pour essayer de lui sortir quelques répliques que j'avais préparées, la veille au soir :

– Écoutez, John, il est vrai que je ne connais rien à ce genre de littérature...

– Ni au BDSM. (Je me figeai, et mon regard se teinta d'incompréhension devant cet acronyme.) C'est le genre de sexualité que je pratique, expliqua-t-il.

– Ah ! Euh... oui. Ça, aussi.

Je répétai les lettres dans ma tête avant de poursuivre, tentant de reprendre un peu d'assurance :

– En revanche, je sais comment analyser la structure de vos récits et je peux aisément évaluer la qualité de votre travail par rapport à vos autres écrits.

– Hum !

Il resta un moment à réfléchir à mes paroles, et je me surpris à insister :

– Je suis une bonne éditrice, vous savez.

Il fixa longuement ma bouche.

– Je n'en doute pas une seconde.

Son regard me gênait, mais il releva les yeux pour les river dans les miens.

– Si j'accepte de travailler avec vous, poursuivit-il, allez-vous lire d'autres livres de ce genre pour vous familiariser avec... « mon univers » ?

– Bien sûr.

– Et me permettez-vous de vous suggérer quelques titres ?

– Eh bien... oui. Si vous voulez...

Était-il en train de négocier ? D'accepter de devenir mon auteur ? Cette idée me rendit soudainement très nerveuse.

— Je risque de devoir faire votre éducation, lâcha-t-il dans un soupir las.

Je secouai la tête.

— Nous ne sommes pas ici pour parler de moi, mais de votre travail.

— Vous jugez une œuvre en fonction de ce que vous connaissez. J'ai donc besoin d'être sûr que votre jugement n'influencera pas mes écrits. Ce que je veux d'une éditrice est simple, Annabelle : qu'elle comprenne ce que je fais, qu'elle soit sincère en toutes circonstances sur mon travail et qu'elle n'ait aucun problème à parler de sexualité. (Il se pencha plus avant vers moi et m'interrogea, autant du regard que de vive voix.) Êtes-vous seulement capable de parler de sexe ?

Je fronçai les sourcils.

— Évidemment !

— Vous permettez que je vérifie ?

Il récupéra le premier tome de « Fantômes », qu'il feuilleta rapidement, puis leva de nouveau les yeux sur moi.

— Quel est votre récit préféré dans tout ça ?

— La fellation sur le canapé, rétorquai-je sans hésiter.

— Sage, dit-il avec un large sourire. Laissez-moi deviner... Fait vécu ?

Je me rembrunis aussitôt. Je n'avais aucune envie d'admettre que certains passages de ses livres m'avaient émoustillée.

— Bien, vous avez émis vos conditions, éludai-je en évitant la question. Voici donc les miennes : je suis votre éditrice et non le sujet d'un de vos romans. À ce titre, ma vie privée ne vous regarde pas.

— Bien sûr, dit-il très vite.

— Et je tiens à préciser que je ne tolérerai aucun écart de conduite à mon endroit.

— Cela va de soi !

– Parfait.

Malgré moi, je m'étais légèrement emportée. John me scruta pendant quelques secondes, puis se leva, et je fus contrainte de redresser la tête vers lui. Était-il fâché ? Non, il arborait toujours ce petit sourire suffisant. Posté devant mon bureau, il fouilla dans son attaché-case et en sortit une vingtaine de pages qu'il me tendit.

– Si vous êtes d'accord, proposa-t-il, nous pouvons faire un essai. Voici le début de mon troisième tome.

– Oh, bien... je... Merci.

Je bondis sur mes jambes pour m'emparer de la pile de feuilles, surprise de la confiance qu'il venait de me témoigner. Dès que j'y jetai un coup d'œil, il reprit :

– Permettez-moi quand même de vous offrir deux conseils. (Il s'interrompt, attendant que je lui accorde toute mon attention.) D'abord, il serait sage de vous informer sur le BDSM avant de lire ces pages.

– Je me documenterai sur le sujet, promis-je aussitôt.

– J'ai d'excellents livres à la maison. Si vous le permettez, je vous les ferai porter par coursier avant la fin de la journée...

– Ah... eh bien... d'accord.

– Vous savez, tout cela est relativement variable. Chaque Maître a sa vision personnelle du BDSM.

Je le dévisageai, perturbée par son aveu. Venait-il de me confirmer que ses textes étaient autobiographiques ?

– De ce fait, si vous avez des questions, quelles qu'elles soient, n'hésitez pas à me les transmettre. J'y répondrai avec la plus grande honnêteté, promit-il.

Je hochai la tête d'un geste mécanique, anxieuse à l'idée de travailler avec cet homme, et dans un domaine qui m'était totalement inconnu. Devant mon silence, il pointa son manuscrit du menton.

— Celui-là, j’apprécierais que vous le lisiez plus doucement. Savourez donc chacun des fantasmes qu’il évoque. Ce sont des textes qui invitent au plaisir du corps, pas juste à la lecture. Vous comprenez ?

— Je vous promets d’essayer, répondis-je simplement.

Le sourire de John s’accentua.

— Parfait !

Il scruta mon bureau pendant un moment, puis il se pencha pour récupérer mon crayon. Sur un coin de mon carnet de notes, il inscrivit deux numéros de téléphone, une adresse postale et son adresse mail.

— Voici comment me joindre. Si cela ne vous embête pas, j’apprécierais que vous veniez me voir chez moi pour nos séances de travail.

Je vérifiai son adresse : ce n’était pas très loin, juste à la sortie de la ville.

— Si je le peux, je le ferai, opinai-je.

— Évidemment, je suppose que, pour les premières fois, vous seriez plus rassurée si on se voyait ici.

Je haussai un sourcil. Croyait-il que j’avais peur d’aller chez lui ? S’il savait le nombre de fois où j’avais rencontré des auteurs dans des endroits plus ou moins fréquentables ! Retenant un rire, je soutins son regard sans sourciller.

— Je n’ai aucun problème à me rendre à votre résidence, mais n’oubliez pas que j’ai d’autres obligations...

— Oh, mais je suis prêt à faire certains compromis. Nous pourrions travailler dans un café à mi-chemin d’ici ? C’est que votre bureau me paraît un peu petit...

Il détailla la pièce avec attention avant de reporter son attention sur moi, probablement dans l’attente d’une réponse.

— Je vais voir ce que je peux faire, dis-je enfin.

Son sourire revint, satisfait, et il tendit une main vers moi.

– Bien, alors... je vais donc aller me remettre à l'écriture. Quelque chose me dit que vous me donnerez des nouvelles très rapidement.

Je lui serrai la main et répondis à son sourire :

– Je vous appellerai avant la fin de la semaine. Nous avons beaucoup de travail et très peu de temps devant nous.

– C'est juste, confirma-t-il. Alors au revoir, Annabelle.

– Au revoir, John.

Il s'inclina légèrement avant de quitter mon bureau d'une démarche gracieuse. Je restai là, debout, à fixer la porte qu'il avait refermée derrière lui, sans bouger. J'étais partagée entre la joie et la crainte d'avoir réussi là où deux excellentes éditrices avaient échoué avant moi : devenir la partenaire de travail de John L.

CHAPITRE 4 – LE RECORD

Je reçus des félicitations en règle de la part de Nadja et je fus estomaquée de tous les accommodements qu'elle était prête à faire pour rendre ma collaboration avec John Lenoir plus productive. J'avais vraiment la sensation d'être passée à un autre niveau ! Mais le défi était de taille : nous n'avions que deux mois pour terminer ce troisième tome.

En fin d'après-midi, John me fit livrer deux livres sur le BDSM, et la joie qui m'avait animée pendant la journée s'éteignit aussitôt. Il s'agissait d'un guide sur les responsabilités de la femme soumise et d'un ouvrage illustrant divers jeux sexuels sadomasochistes. Je reposai les livres sur mon bureau et me pris la tête entre les mains. Dans quoi étais-je en train de m'embarquer ? Cela en valait-il réellement la peine ? M'accrochant au bonus financier qui découlerait de ce travail, je m'attelai à la tâche.

Un premier coup de téléphone me dérangerait durant ma lecture, c'était Steven qui voulait savoir comment s'était déroulée ma rencontre avec « Monsieur le Maître ».

– Ça y est, il a accepté de travailler avec moi.

– Et tu as dit oui ? s'écria-t-il.

– Je ne peux pas vraiment me permettre de dire non. Nadja était tellement contente qu'elle m'a promis un bonus si j'arrive à tenir jusqu'à la publication de son troisième tome.

Soudain, son animosité pour Maître John fondit comme neige au soleil :

– Waouh ! Je ne savais pas que les textes érotiques avaient autant de succès !

– Ouais, mais je ne te dis pas ce que je dois lire en contrepartie !

Je lui parlai des livres sur le BDSM que m'avait fait livrer John et des diverses recherches que j'avais effectuées sur Internet en parallèle.

– C'est un sacré tordu, celui-là ! gronda-t-il. Et sinon... il était comment ? Je veux dire... physiquement ?

– Euh... il était... normal.

Je retins mon souffle en mentant. John Lenoir était tout sauf normal, mais je me voyais mal répondre à Steven : « Il a un charme fou ! »

– C'est pour deux mois, c'est ça ? demanda-t-il soudain.

– Oui. C'est un peu serré vu le travail que ça représente, mais Nadja était tellement contente qu'elle m'a proposé de prendre une assistante pour m'aider sur Rose Bonbon.

– Waouh ! Il doit vraiment être important, le tordu.

– Arrête de l'appeler comme ça, dis-je en riant.

– Ouais, OK.

Dès que je raccrochai, je retournai à mes lectures. Lorsqu'il s'agissait de documentation technique, je lisais vite, et j'étais soulagée de ne pas avoir à m'attarder plus qu'il ne le fallait sur les détails de cet ouvrage. Ce fut un second coup de téléphone, de John cette fois, qui m'interrompit dans mon travail.

– Vous avez bien reçu mes livres ?

– Oui, merci. Je vais bientôt terminer le premier.

– Lequel ?

– *Le Guide de la soumise.*

– Hum ! Oui. Et puis-je savoir ce que vous en pensez ?

Étant toujours dans ma lecture, je n'avais pas encore eu le temps de me faire un avis, et, pendant que je cherchais une réponse évasive, John s'impatienta :

– La vérité, je vous prie.

– Euh... eh bien... c'est troublant.

– Je m'en doute, oui. Dites-moi donc ce qui vous déplaît.

Son insistance à vouloir parler de ce livre me perturba, mais je me repris très vite :

– Je n'ai pas dit que cela me déplaisait..

– Donc cela vous plaît ?

Son ton était moqueur, et je le grondai aussitôt :

– John, je vous ai déjà dit que je n'aimais pas les mets épicés.

– Mais tout est bon quand c'est bien apprêté. Votre mère ne vous l'a jamais appris ?

Je ris en faisant pivoter ma chaise pour faire face à la fenêtre de mon bureau, soulagée par le côté léger de notre discussion. Pourtant, il insista encore :

– Dites-moi tout. J'ai très envie de connaître votre opinion.

– À quoi bon ? Il n'y a que des règles dans ce livre ! (Je m'interrompis quelques secondes.) Je ne peux pas croire que des femmes fassent vraiment ça ! ajoutai-je enfin.

– Oh, mais des hommes le font aussi, vous savez... J'en connais deux ou trois qui...

– Pitié ! le coupai-je. Je ne veux pas connaître les détails.

Il rit avec cœur, et je m'aperçus que mon visage était en feu. J'avais l'air d'une vierge effarouchée. Au bout du fil, sa voix résonna de nouveau, joyeuse :

– Mais qu'est-ce qui vous dérange autant ? Je peux savoir ?

– Tout !

– Ne me dites pas que c'est au nom du féminisme !

– Mais... et pourquoi pas ?

— Ces règles ne s'appliquent qu'à des femmes consentantes, Annabelle ! À la base, tout ça n'est qu'un jeu.

— Non, arrêtez ! m'emportai-je. On ne peut pas jouer avec les gens de cette façon alors qu'il n'y a que le Maître qui en retire du plaisir !

— Ma parole, vous n'avez donc rien compris ?

Son hilarité avait disparu et semblait s'être transformée en reproche.

— Vous croyez que ces femmes ne retirent aucun plaisir à se soumettre de cette façon ? me questionna-t-il encore. Annabelle, je ne vous pensais pas aussi naïve !

— Attendez ! Vous me traitez de naïve parce que je ne vois aucun intérêt dans... ce genre de relation ? John, j'ai promis de me documenter sur le sujet, mais vous ne pouvez quand même pas me demander d'approuver ce que je lis !

— Ça n'a rien à voir ! gronda-t-il. Si vous êtes épanouie dans votre sexualité, c'est parfait ! Je me fiche bien de votre intérêt pour le BDSM ! Tout ce que je veux, c'est que vous compreniez ce qui touche mes lecteurs.

Je soupirai, regrettant d'avoir réagi aussi vivement, et j'essayai aussitôt de me rattraper :

— Écoutez, je n'ai pas encore terminé vos livres...

— Avec cette attitude, cela ne sert à rien ! jeta-t-il durement.

Je me figeai. Qu'était-il en train de me dire ? Qu'il ne voulait déjà plus travailler avec moi ? Parce que j'avais du mal à comprendre qu'une femme puisse avoir envie de se soumettre à un homme ?

— Annabelle, reprit-il avec une voix plus douce, qu'est-ce qui vous trouble autant dans ce *Guide* ? Expliquez-moi !

Les joues rouges et la nuque étrangement raide, je me décidai à admettre :

— Je ne vois pas pourquoi une femme aurait envie de faire ça.

– Faire quoi ?

– Se prosterner ou... être humiliée de cette façon...

– Et si un homme le fait est-ce plus acceptable pour vous ?

– Mais... non ! m'écriai-je.

Je tentai de retrouver mon calme et de calmer notre discussion.

– John, je vous assure que je ne veux pas vous juger, c'est juste que...

– Oui ? insista-t-il alors que je cherchais mes mots.

– Je ne vois aucun plaisir là-dedans.

– Hum !

Un silence passa, terriblement long, et je m'attendis à ce qu'il essaie encore de me convaincre, mais il me posa une simple question :

– Vous êtes libre, demain soir ?

Je sursautai.

– Quoi ? Euh... mais... pourquoi ?

– Je veux juste vous prouver que vous avez tort. Après quoi, on pourra peut-être se mettre au travail ?

– Mais je n'ai aucun problème à travailler sur vos textes !

– Annabelle, j'ai besoin que vous compreniez mon point de vue. C'est essentiel pour que cette relation de travail fonctionne. Vous ne pouvez pas juger de la qualité de mes textes si vous n'y voyez aucun plaisir !

Je ne répondis pas. J'avais l'impression que je n'arrivais à rien avec lui. Pourquoi tenait-il autant à ce que je saisisse quelque chose au BDSM ?

– Suis-je si exigeant en vous demandant de ne pas juger ce que je suis ?

– John, je ne vois pas pourquoi je devrais...

– Parce que vous êtes remplie de préjugés ! me coupa-t-il

rudement. Et je refuse que mon éditrice lise mes textes avec une attitude condescendante.

J'eus du mal à ne pas lui raccrocher au nez et je serrai le combiné à m'en faire mal aux doigts. Comment osait-il me parler sur ce ton ?

— Annabelle, reprit-il d'une voix plus douce, vous êtes une jeune femme bien élevée, et je suis presque sûr que votre éducation vous empêche de croire que le plaisir peut prendre plusieurs formes...

— Vous me traitez d'idiote ? m'énervai-je.

— Mais non ! rétorqua-t-il avec un rire. Je dis juste que... vous êtes une femme qui a des convictions et qui a du mal à s'en défaire... (Sa voix s'adoucit encore.) Me croiriez-vous si je vous disais que la plupart de mes soumises n'avaient jamais connu l'orgasme avant de venir à moi ?

— Cela ne prouve rien du tout !

— Cela prouve, au contraire, que certaines personnes ont besoin de ce genre de relation pour être épanouies. Et cela vaut autant pour les hommes, je vous le rappelle !

Je réfléchis sérieusement à ses paroles. Peut-être avais-je un peu de mal à imaginer tout ça, effectivement, pourtant je n'avais jamais été en reste au niveau imagination. Au bout du fil, mon interlocuteur profita de ce silence pour changer de sujet :

— Demain soir, j'aimerais vous emmener dans un club privé. Le patron est un bon ami à moi. Je lui expliquerai la situation, mais il faudra me promettre de rester sage. Cela veut dire : ne pas dévisager les gens ni faire de commentaires désobligeants à leur endroit.

Que me proposait-il ? De l'accompagner dans un bar aux tendances sadomasochistes ? Un trouble m'envahit à cette idée. Je n'étais pas rassurée. Pas du tout même !

— Vingt heures, ça vous va ? insista-t-il.

– John ! Je n’ai pas accepté !

– Vous n’allez pas me dire que vous avez peur, maintenant ?

– C’est que... je ne sais pas si...

– Quoi ? Vous ne saurez pas vous tenir ? Serai-je forcé de vous mettre en laisse ?

Je ne répondis pas, mais sa réponse ne fit qu’augmenter ma nervosité.

– C’était une blague, lâcha-t-il lorsque le silence persista. Annabelle, vous n’avez rien à craindre de moi. Venez, voulez-vous ?

Un autre silence passa, puis il s’impatia :

– Dois-je en faire une condition obligatoire ? Je peux téléphoner à Nadja, si vous voulez ?

Ses propos me piquèrent au vif.

– Mais faites donc ! rétorquai-je avec force. Et dites-lui, au passage, de vous trouver une autre éditrice.

Je raccrochai avec bruit et me redressai derrière mon bureau, furieuse de la façon dont il venait de me menacer. Cet homme me poussait vraiment à bout !

Au diable, John Lenoir et ses histoires idiotes auxquelles je ne comprenais rien. Au diable, mon bonus aussi. Après tout, j’étais heureuse d’être responsable de la collection Rose Bonbon. Là, au moins, je n’avais rien à prouver à personne !

Je tournai en rond dans mon bureau en attendant que Nadja surgisse, folle de colère, parce que je n’avais pas pu retenir cet auteur plus de... – je jetai un regard sur l’heure – six heures. En voilà un record !

CHAPITRE 5 – UN MINIMUM

Je sortis du bureau plus tard, ce soir-là. J'avais attendu l'arrivée de Nadja, incapable d'aller la voir pour essayer de lui expliquer ma dispute au téléphone avec John. Il devait être près de 18 heures lorsqu'elle quitta le bureau, sans passer par le mien, comme si elle ignorait complètement ce qui s'était produit deux heures auparavant. Peut-être que John n'avait pas eu le courage de mettre sa menace à exécution ?

Ce qui m'agaçait le plus dans cette situation, c'était de ne pas savoir si notre relation de travail tenait toujours. Lasse d'attendre, je posai ses livres sur le coin de mon bureau, puis glissai son manuscrit dans mon sac avant de sortir.

Les bureaux de *Quatre Vents* étaient situés au septième étage d'un immeuble du centre-ville. Lorsque l'ascenseur s'ouvrit devant moi, je sursautai en voyant John Lenoir à l'intérieur.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demandai-je.

Il posa une main sur la porte de l'ascenseur pour l'empêcher de se refermer.

– Il faut qu'on parle. Venez.

– John, c'est inutile, ça ne marchera pas.

Il s'avança vers moi, sans relâcher la porte.

– Annabelle, je suis désolé. Je ne voulais pas être désagréable avec vous, tout à l'heure.

Je le dévisageai avec attention, touchée par ses excuses ; son regard semblait aussi sincère que la voix qu'il avait prise pour prononcer ces paroles.

– Venez, insista-t-il, on va prendre un verre.

– Il est tard et...

– Accordez-moi vingt minutes.

Je soupirai, mais cette façon qu'il avait de me supplier ne me laissait pas indifférente. Pendant cinq petites minutes, au téléphone, nous avons ri et trouvé un terrain d'entente. Était-ce encore possible de rattraper le coup ? Était-ce la raison pour laquelle je me décidai à le suivre ?

John m'invita dans un petit bistrot, tout près du travail. C'était le lieu de prédilection de la plupart des éditeurs de la maison lorsqu'ils voulaient rencontrer leurs auteurs dans un cadre moins rigide que leur bureau. Dès que le serveur eut pris notre commande, John rompit le silence entre nous :

– Annabelle, ai-je tort de m'obstiner à vouloir de vous comme éditrice ?

– Peut-être, dus-je admettre.

– Cela signifie-t-il que vous ne voulez plus l'être ?

Je grimaçai.

– John, je sais tout ce que vous représentez pour notre maison d'édition et à quel point mes patrons tiennent à ce qu'on sorte votre prochain tome à temps, mais... tout ça ne change rien. Peut-être que vous m'avez surestimée ? De toute évidence, je n'ai pas l'esprit suffisamment ouvert pour comprendre le type de sexualité qui vous branche... et, pour être honnête, je ne pense pas avoir à m'y intéresser.

Il fronça les sourcils.

– C'est là que vous vous trompez. Si vous ne pouvez pas voir le plaisir que mes textes procurent aux gens, vous ne pouvez pas comprendre mon travail. Il y aura toujours une barrière.

— Je peux juger de la qualité d'un texte sans pour autant tout savoir sur le sujet dont il traite !

— Il faut un minimum, quand même !

Je fis la moue, puis je cédaï :

— C'est vrai, mais je vous rappelle que j'étais en train de terminer le *Guide de la soumise* quand vous avez téléphoné !

— Je sais.

Il leva les mains, comme pour faire amende honorable, puis notre serveur nous apporta nos consommations. Ravie par cette interruption, je portai le verre de vin à mes lèvres, étrangement assoiffée par notre discussion. L'alcool me redonna suffisamment de courage pour poursuivre :

— Vous savez, vous n'êtes pas obligé de rester avec moi. Je suis certaine que Nadja se ferait un plaisir de vous trouver une autre éditrice.

— Je ne veux pas d'une autre éditrice ! se borna-t-il à répondre.

— Mais... puisque cela vous agace que je ne comprenne rien à votre univers !

— Au contraire ! Annabelle, la raison pour laquelle je vous ai choisie, c'est justement parce que vous avez tout à apprendre !

Je le dévisageai, incrédule, pendant qu'il portait le verre de vin à ses lèvres. J'aurais aimé ne pas me sentir aussi flattée qu'il veuille toujours de moi comme éditrice, même si la raison évoquée ne me plaisait pas beaucoup.

— Ce qui m'agace, poursuivit-il en reposant son verre sur la table, c'est plutôt que vous ne voulez pas comprendre.

— Faux ! La preuve, c'est que je lis ce fichu *Guide* que vous m'avez remis.

— C'est juste, dit-il en retrouvant un air sombre, mais il reste une sorte de blocage entre ce que vous percevez et ce qui se passe vraiment dans ce genre de relation. Comme s'il y avait un

filtre qui vous empêchait de voir le plaisir que j'essaie de transmettre par le biais de mes écrits.

Je le scrutai avec scepticisme. Du « plaisir » ? Oh, mais je ne doutais pas que certaines personnes y prenaient du plaisir ! Mais, cette fois, je me gardai bien d'émettre mon jugement à haute voix. Devant mon silence, il me demanda, franchement :

— À part des femmes dominées et asservies pour le plaisir de l'homme, que voyez-vous dans mes textes ?

Sous le choc de sa question, je déglutis en tentant de formuler une réponse. Malheureusement, il avait raison. Je ne voyais rien de plus. Devant mon air déconfit, il pinça les lèvres, visiblement déçu.

— Tout ce que je veux, en vous emmenant là-bas, c'est vous montrer que vous avez tort.

— À quoi est-ce que cela servira ?

— À vous faire une idée plus juste, déjà. Et pour que vous puissiez relire mes textes en ayant conscience que ces gestes, que vous jugez dégradants, sont une source de plaisir pour d'autres. (Malgré moi, je lui jetai un regard étonné, ce qui me valut un froncement de sourcils en retour.) Et pas seulement pour moi.

Je soupirai, et il profita de ma mine contrite pour réitérer son invitation :

— Accompagnez-moi, demain soir. Croyez-moi : il n'est pas courant de pouvoir entrer dans ce bar en observateur.

— Et qu'est-ce que j'y verrai ?

— De drôles de couples, des situations qui vous dérangeront ou qui vous exciteront. Qui sait ? Chaque soir est différent...

Je baissai les yeux vers mon verre pour tenter de réfléchir à sa proposition au calme. Quelque chose me disait de refuser, de laisser John à une autre éditrice et de retourner dans ma zone de confort, avec ma collection et mon équipe.

— Comment s'appelle l'heureux élu ?

Je relevai la tête vers lui et compris qu'il venait de remarquer ma bague de fiançailles.

— Steven.

— Et le mariage est prévu pour quand ?

— Septembre.

Ses doigts se mirent à pianoter sur son verre.

— Peut-être vaudrait-il mieux qu'il ne sache pas ce que nous allons faire demain soir.

Son regard brillait d'une drôle de lueur, et je m'empressai de contrecarrer ses plans :

— Je n'ai pas encore accepté.

— Allons, Annabelle, deux heures dans cet endroit vaudront mieux que tous les livres que je vous ferai lire.

Pour tout dire, j'en avais bien assez lu, et je n'étais pas certaine d'être prête à assister à une scène de cet ordre. Possible qu'il ait perçu mon hésitation, car il m'interrogea encore :

— Mon offre vous effraierait-elle ?

Retenant mon souffle, je hochai timidement la tête. À quoi bon mentir ? Il sourit, et je dus cligner des yeux pour cesser de le dévisager.

— Je suis ravi de votre honnêteté, avoua-t-il, et je ne vais pas vous mentir : ce sera probablement un choc pour vous. Vous y verrez des Maîtres et des soumises s'adonner à divers jeux, mais, comme cela reste un bar, le tout devrait être... acceptable.

— C'est-à-dire ?

— Disons que c'est assez rare que le fouet soit donné en public, mais il y a une section un peu à l'écart si cela vous intéresse...

Je détournai la tête.

— Non, jetai-je très vite. Sans façon.

— Et pourtant vous y verriez que la souffrance provoque du plaisir. Il y a des réactions chimiques lorsque votre corps est sollicité de cette façon : l'adrénaline, la sécrétion d'endorphines, un sentiment d'urgence, une tension très vive aussi. Quand tout cela cesse et que le Maître console sa soumise, il arrive qu'elle ait un orgasme sans qu'il y ait de rapports sexuels. Croyez-moi, c'est un spectacle auquel j'ai assisté plus d'une fois, et c'est toujours très émouvant. (Il se pencha plus avant vers moi.) Venez, répéta-t-il avec une voix qui se voulait rassurante. Vous ne courrez aucun danger avec moi.

— Mais... qu'est-ce qu'on y fera ?

— On y parlera de mes textes ? lâcha-t-il en haussant les épaules. Peut-être que vous aurez le temps de lire l'ébauche de mon troisième tome ?

Ébahie, je le fixai, la bouche ouverte, avant de me ressaisir.

— Vous voulez... faire une réunion de travail ? Là-bas ?

— Pourquoi pas ? Cependant, je vous mets au défi de vous concentrer dans un tel lieu, dit-il avec un rire. (Il posa un regard plus insistant sur moi.) Qu'en pensez-vous ?

Je haussai les épaules, incertaine. N'était-ce pas le moment de lui dire que je n'avais pas à faire ce genre de déplacements ? Que je préférerais largement me contenter de ses guides sur la soumission ?

— Allons, c'est seulement pour deux malheureuses heures ! insista-t-il encore. Il vous suffira d'observer les gens autour de vous, sans essayer de juger ce que vous ne comprenez pas.

Il parlait de cette sortie avec un tel détachement ! Comment y parvenait-il, d'ailleurs ?

— Que voulez-vous qu'il arrive ? Nous parlerons de mon manuscrit en nous rinçant l'œil, ajouta-t-il en arborant un sourire moqueur. Disons que ce sera... une étrange réunion de travail, mais je ne doute pas qu'elle sera efficace.

J'inspirai profondément. Si je refusais, j'allais passer pour une trouillarde de premier ordre et, si j'y allais, je n'avais absolument aucune idée de ce dans quoi je mettais les pieds. *Bon sang !* Mais de quoi avais-je peur ? Ce n'était qu'un bar, après tout !

– D'accord, cédaï-je très vite, mais si je demande à partir...

– Nous partirons sur-le-champ, me promit-il. J'ai une excellente réputation dans cet établissement, et je n'ai aucune envie que vous me fassiez une scène...

Sa remarque me détendit légèrement. Voilà qui me donnait un certain avantage..., et c'était loin de me déplaire !

– Une dernière chose, ajouta-t-il avec un air grave. Pour éviter l'attention, il vous faudra retirer tous vos bijoux et mettre une robe un peu plus... sexy...

Je me raidis sur mon siège.

– C'est une réunion de travail !

– Une réunion de travail, certes, mais un peu particulière. Il faut respecter les codes ! Croyez-moi, Annabelle : le meilleur moyen d'attirer l'attention sur vous, c'est de porter une tenue trop sage. Les femmes qui vont là-bas sont soit à la recherche d'une aventure, soit au bras d'un Maître. Ce n'est pas exactement un café, si vous voyez ce que je veux dire.

Comme je ne réagissais pas, il insista encore :

– Vous n'allez quand même pas me dire que vous n'avez rien de plus... léger ?

Retenant mes protestations, je passai rapidement ma garde-robe en revue dans ma tête, lorsqu'il ajouta :

– Si ça se trouve, votre fiancé me remerciera quand vous reviendrez, demain soir. Vous serez peut-être très excitée...

Je lui jetai un regard sombre.

– Voilà qui est très prétentieux de votre part !

– C'est vrai, je l'avoue, concéda-t-il en reprenant son verre.

Cela dit, je ne peux pas croire que l'on puisse rester insensible à ce genre de spectacle, mais il ne tient qu'à vous de me démontrer l'inverse...

Il accompagna ses paroles d'un clin d'œil complice et porta son verre à ses lèvres. Le calme qu'il arborait me rendit d'autant plus nerveuse. Et s'il avait raison ? Après tout, je n'avais absolument aucune idée de ce que j'allais voir dans ce bar !